Zeitschrift: Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Band: 61 (1936)

Artikel: L'herbier du docteur Charles-Louis Depierre
Autor: Machon, F. / Wilczek, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-88725

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BOTANISTES NEUCHATELOIS

L'HERBIER DU DOCTEUR CHARLES-LOUIS DEPIERRE

PAR

F. MACHON et E. WILCZEK

C'est vers 1730 environ, peu après l'arrivée à Neuchâtel du naturaliste français Louis Bourguet (1678-1742), que l'on vit se grouper autour de ce savant quelques personnes qui s'intéressaient tout spécialement à la botanique. Ce furent : le Dr Laurent Garcin (1683-1751), de Grenoble, comme Bourguet réfugié de la révocation de l'Edit de Nantes, ancien médecin au service hollandais, correspondant de l'Académie des sciences de Paris et membre honoraire de la Société royale de Londres; le médecin Abraham Gagnebin (1707-1800), de la Ferrière, et le Dr Jean-Antoine d'Ivernois (1703-1765), membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Ce dernier, pendant le séjour que J.-J. Rousseau fit à Môtiers, initia le philosophe genevois à la botanique, science qui devint chez le « promeneur solitaire » une véritable passion. Depuis lors, on peut dire que l'étude des plantes a toujours été en honneur dans notre pays.

Au début du XIXme siècle, nous trouvons à Neuchâtel le botaniste Jean-Frédéric Chaillet (1747-1839), l'ami de Pyrame de Candolle. A la même époque, aux Ponts-de-Martel, le capitaine Louis-François Benoît (1735-1830) laissait une collection de dessins de plantes formant vingt-quatre volumes. Le fameux maire et écrivain de la Brévine, David-Guillaume Huguenin (1765-1842), dessinait et peignait toutes les plantes, dont le rhododendron, alors répandu au Creux-du-Van, nous dit son biographe, l'abbé Jeanneret.

Le géologue et historien Célestin Nicolet (1803-1871), de la Chaux-de-Fonds, était aussi un botaniste de valeur, ainsi que Léo Lesquereux (1806-1889), biologue distingué, qui publia en 1844

ses « Recherches sur les marais tourbeux » et plus tard un « Catalogue des mousses de la Suisse ».

Louis Agassiz (1807-1873), chargé de l'enseignement des sciences naturelles au Gymnase de Neuchâtel, enseigna-t-il aussi la botanique? Je l'ignore, mais nombreuses ont été ses communications relatives à cette science dont on retrouve les traces dans les *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*. Dessinateur de talent, il reproduisait déjà des plantes à l'âge de douze ans.

Viennent maintenant ceux que j'ai eu le privilège de connaître personnellement. Tout d'abord Charles-Henri Godet (1797-1879). Sa « Flore du Jura » est restée un ouvrage classique. Ses « Plantes vénéneuses du canton de Neuchâtel » ont été réimprimées. Il avait fondé aux Saars un petit jardin botanique. Je le vois encore surveillant de sa fenêtre la croissance du cèdre qu'il avait planté au pied du Crêt et qui était alors balayé par les vagues du lac lorsque celui-ci était en furie. Il nous guidait, nous les jeunes, dans le choix de nos lectures, car, bien qu'âgé de 79 ans, il était encore bibliothécaire de la ville de Neuchâtel. A Fleurier, le pharmacien Heinrich-Volkmar Andreae (1817-1900) collectionnait avec zèle les plantes médicinales. Le docteur Edouard Cornaz (1823-1901), médecin de l'hôpital Pourtalès, a laissé entre autres publications botaniques un « Catalogue des lichens du Jura et plus spécialement du Jura neuchâtelois ».

Puis ce sont les trois titulaires de la chaire de botanique de l'ancienne Académie et de l'Université. Premièrement, le Dr Paul Morthier (1823-1886), médecin à Fontaines, puis à Corcelles. Sa « Flore analytique de la Suisse » a connu plusieurs éditions. Son successeur fut Fritz Tripet (1843-1907). Il fut mon premier maître de classe en cinquième primaire, au collège de la Promenade. Peu après mon admission, en 1869, je demandai à mes parents, comme cadeau, une boîte à herboriser, ce qui montre que M. Tripet inculquait de bonne heure à ses élèves le goût des sciences naturelles. J'ai toujours gardé un souvenir ému de ce pédagogue hors ligne, savant modeste et homme de grand cœur.

Parler des nombreux travaux de son successeur, M. le professeur Henri Spinner, nous mènerait trop loin. Chacun sait tout ce que la jeune université neuchâteloise doit à son activité inlassable et à son brillant enseignement. Il est aussi le dévoué président de la « Commission neuchâteloise pour la protection de la nature ». Et les mycologistes? C'est d'abord mon vénéré maître et ami le professeur Louis Favre (1822-1904), l'auteur des « Champignons comestibles du Jura neuchâtelois » et d'un « Catalogue des champignons de la Suisse », fait en collaboration avec le Dr P. Morthier. Puis mon confrère M. le Dr Eugène Mayor, de Perreux, le compagnon de voyage du professeur Fuhrmann en Colombie. Et enfin M. le Dr Paul Konrad, qui, depuis plus d'une vingtaine d'années, mène à chef sans relâche l'œuvre magistrale qu'il publie en collaboration avec M. Maublanc, secrétaire de la Société mycologique

de France. Ses admirables *Icones selectae fungorum* représentent, on peut le dire, le travail de toute une vie.

Edouard Desor (1811-1882), bien qu'il n'ait jamais passé pour être botaniste, s'intéressait vivement à la flore de notre pays et de ceux qu'il avait l'occasion de visiter. Une lettre qu'il écrivait en 1849 à son ami Fritz Berthoud, du fond des forêts de l'Amérique du Nord, en fait foi et témoigne de ses connaissances en botanique. Il était un de ces esprits encyclopédiques comme l'on en voyait autrefois, tandis qu'aujourd'hui le développement des diverses sciences oblige forcément les savants à se spécialiser de plus en plus. Parler de Desor, c'est rappeler aussi le souvenir de Combe-Varin et de l'allée d'arbres qui conduit à ce chalet hospitalier. Or, le 8 septembre 1878, on relevait parmi les 72 noms d'hôtes illustres de Desor, gravés sur 72 troncs d'arbres de la dite avenue, ceux de plusieurs des botanistes neuchâtelois que je viens de citer. Ce sont Nicolet, Lesquereux, Godet et Favre. A ces noms, il convient d'ajouter ceux de deux éminents botanistes français : W. Schimper (1856-1901), de Strasbourg et Bâle, qui passait pour le premier bryologue de son temps, et Charles Martins (1805-1889), de Montpellier.

Ce dernier fit plusieurs séjours à Combe-Varin. Ils lui inspirèrent son remarquable mémoire sur « L'origine glaciaire des tourbières du Jura neuchâtelois et de la végétation spéciale qui les caractérise », dans lequel il établit un parallèle entre ce qu'il a constaté chez nous et ce qu'il avait observé précédemment au Spitzberg, à l'île Jean Mayen et en Norvège lors de ses voyages à bord de *L'Astrolabe* (1838-1846) et de la corvette *La Recherche* (1840). Depuis un certain nombre d'années, reprenant les études initiées à la vallée des Ponts par Lesquereux et Martins, et nous pouvons l'en féliciter, M. Spinner s'est donné à tâche de les poursuivre et d'enrichir encore et toujours davantage nos connaissances relatives à la formation et à la flore des tourbières du Haut Jura. La constitution de la réserve du Bois des Lattes aurait certainement été saluée avec joie par Desor et ses hôtes de Combe-Varin, géologues, glaciologues, météorologues et botanistes.

Parlant de la flore des tourbières de notre Jura, il est de notre devoir de mentionner aussi le nom d'un voisin immédiat que ses excursions botaniques conduisent à chaque instant en terre neuchâteloise, je veux parler du savant bryologue de Sainte-Croix, M. Charles Meylan, docteur *honoris causa* de l'Université de Lausanne, mon distingué collègue de la Société vaudoise des sciences naturelles. Citons encore M. Aurèle Graber, qui a étudié spécialement la flore des gorges de l'Areuse et du Creux-du-Van, et mon vieux camarade du gymnase de Neuchâtel, A. Mathey-Dupraz, qui, comme Charles Martins, passant du « Spitzberg au Sahara », rapporta des observations sur la flore des pays qu'il visitait, ce qui ne l'empêche pas, comme un fidèle pigeon voyageur qu'il est, de regagner toujours son cher Colombier. A cette liste, certainement incomplète, des naturalistes qui ont, soit par leurs travaux, soit par leur

enseignement, contribué à la connaissance de la flore du pays neuchâtelois et à l'avancement de la botanique, je désire aujourd'hui, en le tirant de l'oubli, ajouter encore le nom d'un modeste confrère, auteur d'une iconographie qui mérite de ne pas continuer à rester inconnue.

C'est là, du reste, le but de cette communication.

Au début de 1935, ayant trouvé dans un vieux portefeuille de famille une liasse de planches admirablement exécutées, lithographiées et coloriées, j'en fis don au Musée botanique de Lausanne. Elles représentaient des plantes de serre et de nombreuses plantes du Jura et des Alpes et ne portaient aucune indication quelconque de leur auteur.

Mon excellent ami le professeur E. Wilczek, après diverses recherches, constata qu'elles étaient absolument identiques, de par leur facture et leur format, à celles d'une autre série donnée au même musée en 1921 et dont l'auteur était inconnu, pareilles aussi aux 114 planches contenues dans un volume relié reçu la même année. En 1927 déjà, il avait également trouvé dans l'herbier Leresche deux planches lithographiées et peintes à la main, aussi sans indication d'auteur, représentant une *Campanula rotundifolia* frappée d'adesmie de la corolle [1]. Cette plante avait été trouvée en 1841 aux Brenets par un des fils, alors âgé de 17 ans, d'un certain Dr Depierre, médecin. Ce dernier, croyant qu'il s'agissait d'une nouvelle espèce, l'avait baptisée du nom de *Depierrea campanuloïdes*. Il en avait lu la description dans la séance du 8 mai 1845 de la Section de la Chaux-de-Fonds de la Société neuchâteloise des sciences naturelles [2]. A cette époque, M. Wilczek avait correspondu à ce sujet avec M. le professeur Spinner et M. Vuille, bibliothécaire à la Chaux-de-Fonds.

Quant au volume relié, il porte sur son dos le titre de « La Flore » par Depierre père, pharmacien, et sur la première page le texte suivant : « Appartient à Frédéric-Louis Landry père, graveur et juge suppléant au Locle. » Puis, sous ce texte, la mention : « Monté à l'encan du sus dit le 15 novembre 1856 et appartient actuellement à Ulysse Mathey-Henry, graveur au Locle. »

Et j'ouvre ici une parenthèse, car cela en vaut la peine. Au bas de la page se trouve encore l'inscription curieuse suivante : *Suisse, Obwald.* Le gouvernement a défendu, sous peine de 50 francs d'amende, de cueillir ou plutôt d'arracher avec sa racine la fameuse plante des Alpes dite « Edelweiss » (voir le *Patriote suisse* du 12 octobre 1878).

Ce doit être certainement l'une des premières mesures légales prises pour la protection de la flore.

Il devenait ainsi certain que les dites planches du Musée bota-

[1] *Bull. Soc. vaud. Sc. nat.*, t. 57, p. 226.
[2] *Bull. Soc. neuchâtel. Sc. nat.*, t. 20, p. 249.

nique de Lausanne devaient être l'œuvre du médecin neuchâtelois Dr Depierre ou d'un autre membre de sa famille, à laquelle devait appartenir le pharmacien Auguste Depierre, du Locle.

Les recherches que je fis en pays neuchâtelois furent couronnées de succès, et, avant toutes choses, je viens remercier au nom de M. Wilczek et au mien tous ceux qui ont bien voulu nous documenter. Ce sont : à la Chaux-de-Fonds, M. le Dr E. Perrochet, M. Vuille et M. Charles De Pierre; à Neuchâtel, MM. le professeur Spinner, le Dr Paul Humbert, et tout spécialement MM. O. Sollberger et R. Depierre, tous deux descendants du Dr Depierre.

Et voici, brièvement résumé, le résultat de notre enquête :

Le Dr Charles-Louis Depierre allié Perret-Jeanneret, bourgeois de Neuchâtel (tous les Depierre, De Pierre et de Pierre sont bourgeois de Neuchâtel, signalés dès 1560), est né dans cette ville le 7 août 1790. Il fit ses études médicales à l'Université de Strasbourg et, rentré au pays, s'établit au Locle. Ce ne fut qu'au soir de sa vie qu'il pratiqua pendant quelque temps au chef-lieu, où il fit partie des autorités communales en 1848, lors du changement de régime. Il se retira ensuite à Saint-Blaise, où il est mort le 22 septembre 1853. Il a été enseveli à Neuchâtel. L'aîné de ses trois enfants, Edouard, était graveur; le second, Auguste (1824-1876), pharmacien, tous deux établis au Locle. Sa fille Sophie épousa M. David Matile.

Passionné pour la botanique, le Dr Depierre, seul ou avec ses deux fils, utilisait, durant la belle saison, ses loisirs à parcourir le pays à la recherche de plantes. Il avait aussi des démarcheurs. Le soir, le père et ses trois enfants, tous assis autour d'une table ronde et à la lueur d'un « quinquet », triaient les plantes, les déterminaient et les reproduisaient par le dessin et la peinture.

C'est par M. O. Sollberger que nous apprîmes l'existence à Neuchâtel de deux volumes de fleurs dessinées par le Dr Depierre et les siens. Ils sont actuellement la propriété de Mme Adèle Depierre, belle-fille du pharmacien Depierre. Ce sont de forts et beaux volumes dont les folios, au nombre de 400 environ dans chaque volume, sont d'un format identique à celui des planches qui se trouvent au Musée botanique de Lausanne. La plus grande partie des fleurs sont coloriées, tandis que d'autres n'ont que le dessin à la plume prêt à recevoir la couleur. D'autres encore sont tracées à la mine de plomb.

L'un des volumes porte l'annotation : « Fait par Charles Louis Depierre ».

Ils appartenaient probablement à une série, étant donné leur numération, et il n'est pas impossible que maintenant que l'attention a été éveillée sur cette iconographie, œuvre artistique et de patience, qu'un jour ou l'autre l'on retrouve les volumes manquants.

M. F.-L. Landry, propriétaire à un certain moment du volume

de planches données au Musée botanique de Lausanne, était le beau-frère du Dr Charles Depierre. Ulysse Mathey-Henry, graveur au Locle, acquéreur du volume en question de F.-L. Landry, était lui aussi beau-frère du Dr Depierre. Il semble certain que, de par son métier, il se sera chargé de la partie lithographique des planches détachées et de celles constituant la « Flore » d'Auguste Depierre. Les dites ont été lithographiées sur pierre en noir, les couleurs ont été ensuite apportées à la main, comme cela se faisait avant l'introduction de la lithographie en couleurs. Il a fallu certainement multiplier les tirages pour arriver à une telle perfection. Ce sont des reproductions destinées au public et faites d'après les originaux contenus dans les deux volumes de Mme Adèle Depierre, qui sont, eux, entièrement dessinés et peints à la main. Ces derniers auront été probablement laissés, lors de son départ du Locle, par le Dr Depierre à son fils le pharmacien, et cela pour les besoins de l'officine de ce dernier, qui se trouvait dans la maison dite du « Lion d'or ». C'est lui, Auguste Depierre, qui aurait continué l'œuvre du père et cherché à en tirer parti. A sa mort, l'herbier de plantes séchées de la famille a été donné au Collège secondaire ou industriel du Locle, où il doit se trouver encore.

Mme Adèle Depierre, sa belle-fille, possède encore toute une série de planches détachées, pareilles aussi à celles du Musée de botanique de Lausanne, représentant les mêmes espèces, ainsi qu'une trentaine de planches reproduisant des champignons.

Vers le milieu du siècle dernier, comme au temps de J.-J. Rousseau, sans parler des médecins et pharmaciens obligés par leurs professions d'étudier la botanique, il était de bon ton à Neuchâtel de collectionner des plantes et d'apprendre à les connaître. La plupart des sports en vogue aujourd'hui étaient inconnus et les excursions botaniques étaient l'une des seules occasions pour les jeunes gens de se rencontrer, de jouir de la belle nature et de forger des idylles. Et c'était ainsi que, durant les après-midi de congé ou pendant les vacances, l'on voyait les jeunes gens partir en course, avec une boîte à herboriser en sautoir. De retour au logis, le soir, à la faible clarté d'une lampe à modérateur, la loupe à la main, tout comme chez le Dr Depierre l'on examinait la cueillette du jour. Si l'on n'arrivait pas à déterminer une plante, le lendemain on allait en demander le nom à un aîné ou au bon papa Godet. Chacun possédait un herbier peint, car à cette époque, dans la bourgeoisie comme dans l'aristocratie, rares étaient ceux qui ne savaient pas manier le crayon ou le pinceau. Le père Grisel donnait d'excellentes leçons. Sa salle de dessin, dans l'ancien hôtel de ville, à cheval sur le Seyon, était très fréquentée. On échangeait alors des plantes, tout comme aujourd'hui des timbres-poste. Le langage des fleurs était connu des amoureux. Qu'auraient-ils dit, nos grands-parents, s'ils avaient su qu'un siècle plus tard un savant, le docteur Richter, de Brünn, arriverait à découvrir le moyen, grâce à la

lampe de quartz, d'imprimer d'une façon indélébile, sur des feuilles ou des fleurs et sans les détériorer, des noms, des dessins ou des textes? Car c'était une époque plus romantique que la nôtre. Dans les albums et la correspondance de la jeunesse d'alors, l'on voit de petites fleurs, des minuscules bouquets soigneusement collés voisiner avec des boucles de cheveux enrubannées.

Il y a exactement quatre-vingts ans, une jeune Neuchâteloise de 15 ans, désirant donner une leçon de modestie à un sien cousin de la Suisse allemande, étudiant forestier, mais quelque peu présomptueux, ne s'imagina-t-elle pas de lui envoyer un certain jour une plante dont, disait-elle, elle n'avait pas pu déterminer l'espèce. « Pour cela, — raconte-t-elle dans ses « Souvenirs », — j'avais pris trois plantes que j'avais séchées. De l'une, je pris la tige et les feuilles que je découpai soigneusement, puis d'une autre je pris le calice, et enfin les pétales d'une troisième. Tout cela était collé avec grand soin, formant une plante que mon cousin montra à ses amis et à deux de ses professeurs qui, ni les uns ni les autres, ne s'aperçurent de la farce que j'avais jouée. Je la dévoilai à mon cousin dans ma dernière lettre. Il me renvoya la plante en poussière, accompagnée de mille imprécations. » Très susceptible, le futur forestier ne pardonna jamais à sa gentille cousine.

Et pourtant les botanistes passent généralement pour être des gens de bonne composition, fort paisibles, très pacifiques. Leur contact avec la belle nature, leurs longues randonnées solitaires et leurs laborieuses recherches exercent une action bienfaisante sur le système nerveux. Rousseau en fit lui-même l'expérience lors de son séjour à l'Ile de Saint-Pierre. Il en parle dans ses « Confessions ».

La vie saine que mènent les botanistes est aussi un certificat de longue vie. L'âge moyen d'une quinzaine de botanistes neuchâtelois dont j'ai cité les noms au début de ce modeste travail est de 75 ans et demi, tandis que celui de quinze médecins morts au cours de l'année dernière a été de 57 ans.

Je m'arrête. J'ai déjà suffisamment abusé de votre patience, trop rappelé de vieux souvenirs. En évoquant ceux qui me sont personnels, vous m'avez permis, dans ce quartier du Crêt où se sont écoulées ma lointaine et heureuse enfance et toute ma jeunesse, de témoigner une fois de plus de mon profond attachement à mon pays natal.

Dr F. MACHON.

P. S. — Ensuite de diverses circonstances, ce n'est que tout récemment que j'ai eu connaissance de la magistrale étude de M. Adolphe Ischer sur « Les tourbières de la vallée des Ponts-de-Martel » parue dans le dernier volume du *Bulletin* de notre société. Dr F. M.

(Note ajoutée pendant l'impression.)

Manuscrit reçu le 24 avril 1936.
Dernières épreuves corrigées le 14 novembre 1936.